

LE JOUR, 1948
12 Octobre 1948

L'ETAT DU CONFLIT MONDIAL

Le conflit entre le communisme et la doctrine traditionnelle a des manifestations violentes et quasi-quotidiennes. En Asie, c'est en Chine qu'il fait des crises de fièvre jaune, en Malaisie aussi et en d'autres lieux. En Europe, c'est en France, en Italie, en Grèce, qu'il éclate ou qu'il dure. En Amérique latine c'est un jour une république et le lendemain une autre qui sont l'objet de quelque aventure et de quelque complot. A Washington, comme à Londres, la cinquième colonne oblige à des mesures préventives ou répressives. Tout cela est chaque matin dans les nouvelles et c'est devenu notre pain quotidien ; un pain rassis ; un pain amer et noir s'il en fut. Mais l'endroit où la lutte prend sa forme la plus sensible, la plus cruelle, c'est Berlin. L'amas de ruines qu'est la capitale allemande est devenu le champ clos de l'U.R.S.S. et des puissances d'Occident. Une expérience terrible s'y poursuit sur le corps des Allemands matériellement et moralement à bout. Mais comment veut-on que les Occidentaux puissent songer seulement à quitter la ville ? Et comment veut-on qu'ils ravitaillent deux millions d'Allemands et plus, par la voie des airs, tout l'hiver ?

Le discours qu'a fait M. Churchill, samedi, au Congrès du Parti conservateur anglais révèle l'étendue des craintes que la situation entretient et suscite. Partout, les nerfs sont à la limite de la résistance. Le régime d'épuisement psychologique emprunté par l'U.R.S.S. à l'école de l'Extrême-Orient met à une épreuve sans précédent une Europe pressée et une Amérique toute neuve dans les jeux de la patience. L'impitoyable partie de poker se poursuit, évoquant des joueurs défaits, aux premières lueurs d'un matin blême, après des nuits et des jours sans sommeil.

A ce tournant, six pays de bonne volonté sont intervenus, ceux-là qui, membres du Conseil de Sécurité, n'ont pas le bonheur d'être des « grands » et de porter sur leurs épaules la responsabilité directe de l'univers.

Aux dernières nouvelles l'horizon restait sombre et l'optimisme faiblissait. Mais un esprit raisonnable doit tenir pour impossible, au moment où nous sommes, la guerre et ce qu'elle signifie. Les choses s'arrangeront. Comment ? On se pose la question sans prétendre pouvoir y répondre.

Sûrement, au fond de son cœur, chacun de nous est persuadé que les choses s'arrangeront, pour Berlin et pour un temps.

Le reste, qui dépend d'une métamorphose de la substance grise de mille millions d'hommes, ne peut plus venir, il semble, que de Dieu.